

Mémoire collective et “existence poétique” en réseaux. Éléments pour la compréhension des rapports entre nouvelles technologies, communautés et mémoire

Federico Casalegno

Massachusetts Institute of Technology (MIT)

RÉSUMÉ. — Entre 1997 et 2001, le projet de recherche *Living Memory*¹ visait à réaliser un système de communication permettant aux membres d'une communauté de partager leur mémoire quotidienne. Nous avons conçu un environnement de communication se fondant sur trois éléments principaux² : des écrans, pour les espaces publics et les façades d'immeubles, qui envoient des informations à *jet continu* ; des tables interactives (placées dans des cafés, des écoles ou des bibliothèques), à partir desquelles les usagers peuvent communiquer en accédant et envoyant les informations qu'ils jugent pertinentes ; un jeton qui, comme le marque-page d'un livre, est un outil stratégique d'accès aux informations que nous jugeons importantes. Ces trois éléments forment un environnement de communication : dans la phase de création, nous avons réalisé une recherche sur le rôle de la mémoire dans les communautés, dont s'inspire cet article. Afin de saisir la synergie entre mémoire, communication et communauté, nous mettons d'abord en avant l'hypothèse d'une approche écologique de la mémoire. Ensuite, est soulignée l'importance de la superposition entre les informations numériques du cyberspace et celles, *réelles*, du territoire physique. Dans un troisième temps, la notion de communauté et la problématique de la mémoire sont abordées.

¹ *Living Memory* : projet à long terme faisant partie du programme européen « Esprit i3 », cf. <http://www.i3net.org>. Les partenaires réalisateurs sont Philips Design, l'Université Queen-Margaret College (Edinburgh), Imperial College (Londres), Domus Academy (Milan) et, enfin, le CeaQ (Université de Paris « Sorbonne »). Dans ce projet, j'ai mené entre autres une recherche sur « le rôle de la mémoire dans les communautés ». Un ouvrage sur le sujet est en voie de publication : Federico Casalegno, 2002. *Memoria Quotidiana*. Milan : Le Vespe Editore. Voir <http://www.memoire-vivante.org>

² Actuellement Philips Design développe d'autres éléments sur le système de communication ; cf. <http://www.design.philips.com/lime>

Introduction

« La technique n'est pas ce qui est dangereux. Il n'y a rien de démoniaque dans la technique, mais il y a le mystère de son essence ».

Martin Heidegger. La question de la technique.

Dans ces pages, nous aborderons le phénomène de l'évolution des notions de mémoire, de communication et de communauté, concepts clés pour la compréhension des sociétés dans lesquelles nous vivons. En corrélation étroite, ces notions constituent le pivot des formes sociales les plus complexes : avec le développement des systèmes de télécommunication nous assistons actuellement à une redéfinition de ces termes et de leurs combinaisons mutuelles, rendant leurs contours plus que jamais flous et imprécis.

Les télécommunications et l'informatique, tout en modifiant l'accès et le stockage des informations, modifient nos rapports avec le savoir et la mémoire. Nos communautés s'élargissent au niveau planétaire en même temps qu'elles se localisent progressivement. Enfin, cette communication, qu'Albert Einstein avait définie comme la troisième bombe du XX^e siècle (après les bombes atomique et démographique), évolue de manière imprévisible.

Nous explorerons ici diverses perspectives concernant ce phénomène, perspectives encore ouvertes et en transformation, en mettant en avant une "vision" de cette synergie complexe entre mémoire, communauté et communication.

Nous ne souhaitons pas argumenter en faveur d'une approche structurale, selon laquelle il suffirait *d'implanter* une technologie de communication dans un groupe social pour qu'elle produise les effets désirés ; pas plus que nous ne nous situons dans une perspective *cybernétique*, qui considère la communication comme outil de contrôle, commande et pilotage [du grec, *kybernetiké (téchne)* art de piloter] : selon cette approche, la diffusion d'un simple logiciel suffirait pour créer des communautés virtuelles permettant le foisonnement de nouvelles agoras électroniques : de même qu'il suffirait que des villes soient câblées pour que des communautés ingénieuses y fleurissent ¹. Face à ces perspectives, il est important de rappeler l'importance de l'expérience vécue, grâce à laquelle un système de communication a valeur seulement lorsqu'il est *habité* par les usagers. L'effervescence sociale et la vitalité des passions humaines ne se laissent pas emprisonner dans des théories linéaires et causales. C'est dans ce sens que nous proposons une *approche écologique de la mémoire*, tout en nous inspirant de la définition classique du terme écologie : l'étude des relations entre les êtres vivants

¹ Voir, à titre d'exemple, <http://smartcommunities.ic.gc.ca/>

et l'environnement dans lequel ils vivent (*oikos*, du grec, "maison", dans le sens holistique, comme environnement géophysique et social : et *logos*, discours, raisonnement).

Ainsi, en pensant aux jeux subtils entre technologies de communication et mémoire, entre savoir et informations, entre réseaux et sociétés, nous proposons une approche qui pourrait se définir comme une « *vision écologique de la mémoire en réseau* »¹.

Superposition des lieux physiques et des informations numériques du cyberspace

« *L'environnement n'est pas que co-présent ; il est aussi co-organisateur [...]. Ainsi s'impose l'idée clé : l'environnement est constitutif en permanence de tous les êtres qui s'alimentent en lui ; il coopère en permanence avec leur organisation. Ces êtres et organisation sont donc en permanence écodépendants* ».

Edgar Morin. La méthode, Tome 1

La vision écologique de la mémoire nous rend sensibles à l'accès universel, d'une part, et à la superposition du territoire réel avec les informations numériques du cyberspace d'autre part.

Le système *Living Memory* incarne cette perspective dans le sens où on a cherché à créer un système qui, au moins dans ses prémisses, n'était pas l'apanage d'une "cyber-élite technologiquement alphabétisée", mais qui pouvait être utilisée par la population tout entière. Le système s'inscrit dans cette logique en souhaitant promouvoir le partage de la mémoire ordinaire et informelle, et à rendre accessible non seulement la mémoire historique, formelle (importante, bien sûr), mais aussi la mémoire vécue et interprétée par les hommes. Dans ce sens, nous nous trouvons en face d'un système de communication ouvert, qui vibre et vit grâce à l'apport des personnes et qui accompagne l'existence ordinaire, dans les aléas imprécis du vécu social, aidant les membres d'une communauté dans leur conquête du présent².

¹ En psychologie sociale, Ulric Neisser propose une approche écologique dès les années 1960 : *Cognitive Psychology*. New York : Appleton-Century-Crofts, 1967 ; *Cognition and Reality*. San Francisco : W. H. Freeman, 1976 ; « New vistas in the study of memory ». In U. Neisser et E. Winograd, 1988. *Remembering Reconsidered. Ecological and traditional approaches to the study of memory*. Voir aussi Maldonado, Tomás : « il futuro della memoria in rete », publié dans Boccia Artieri, G. et Mazzoli, G., 2000. *Tracce nella rete* Milan : Franco Angeli Editore.

² Sur le thème du présent, voir Michel Maffesoli, 1979 (réédition). *La Conquête du présent, sociologie de la vie quotidienne*. Paris : Desclée de Brouwer.

La mémoire collective prend forme quand c'est la collectivité entière qui peut y accéder et la nourrir, car ce sont les individus qui participent à sa mise en place, et non les institutions officielles. Comme l'écrit Maurice Halbwachs, « *il ne suffit pas de reconstruire pièce par pièce l'image d'un événement pour obtenir un souvenir. Il faut que cette reconstruction s'opère à partir des données ou des notions communes qui se trouvent dans notre esprit aussi bien que dans ceux des autres, parce qu'elles passent sans cesse de ceux-ci à celui-là et réciproquement, ce qui n'est possible que s'ils ont fait partie et continuent à faire partie d'une même société* »¹.

Si on se réfère à l'utilisation des technologies de communication en réseau, nous pouvons penser à un mouvement de libération, le *Free Speech Movement*, qui s'est développé sur la Côte Ouest des États-Unis, vers le milieu des années soixante. Steven Levy² montre qu'à cette époque de pleine effervescence culturelle et sociale, la cyber-élite californienne proclamait que le secret était la base de toute dictature et que les technologies, pour ne pas renforcer ces dynamiques, ne devaient ni cacher leurs possibilités et mécanismes de fonctionnement, ni être cachées et interdites aux utilisateurs. Elles devaient, en revanche, être accessibles à tout le monde. En bref, ce mouvement souhaitait "libérer" les hommes à l'aide des ordinateurs. C'est dans cet esprit qu'avec Lee Felsenstein naît le *Community Memory Project*, l'un des premiers projets de réseaux civiques qui souhaitaient diffuser les ordinateurs dans les lieux publics, pour un véritable usage social. On remarque ainsi que l'utopie liée à la diffusion des nouvelles technologies en réseau était celle de promouvoir une cohésion sociale en aidant la formation d'une mémoire communautaire. Cette dynamique se mettait en place grâce au partage d'éléments de proximité.

De nos jours, nous remarquons l'émergence de la dimension locale liée au discours technologique, depuis le début des années quatre-vingt-dix. En effet, si au début de la diffusion d'Internet on a surtout salué les possibilités d'échanger des messages avec des interlocuteurs situés de l'autre côté de l'hémisphère, maintenant on ajoute à cette prouesse des technologies le fait qu'elles nous permettent aussi de communiquer avec notre environnement socio-culturel local. On loue ainsi les possibilités de fortifier les liens de proximité. Dans la Toile, demeure cet aspect magique et mystérieux qui nous fait voyager à la vitesse de la lumière tout en nous libérant des contraintes spatiales. Mais c'est parce que « *l'homme est humain* » qu'il emploie les réseaux pour mieux vivre aussi sa réalité quotidienne et proche. La diffusion des réseaux de voisinage et de quartier, le *Neight-Net*, aussi bien que la propagation des

¹ Maurice Halbwachs, 1986. *La mémoire collective*. Paris : Presses universitaires de France.

² Steven Levy, 1984. *Hackers, heroes of the computer revolution*. New York.

réseaux civiques, montre bien cette dynamique ¹. Au fond, le cyber-espace ce n'est pas une planète dans une galaxie lointaine, mais c'est le fruit de ce qui se passe sur Terre, c'est le fruit de la convergence complexe entre les multiples passions des hommes et de leurs synergies coopératives. Et cela pour le meilleur et pour le pire.

D'autre part nous parlons, avant tout, d'une superposition, et non d'une exclusion réciproque, entre les espaces réels et les univers cyber. On sait combien les plus fervents "techno-pessimistes", réfractaires au futur ², imaginent un univers sombre dans lequel les Internauts, emprisonnés dans l'électrosphère virtuelle, s'enfermeraient de plus en plus dans des cages dorées des bits électroniques (esclaves du Net ³), déconnectés du monde. Internet nous internerait ! Les délires *post-humanistes* des *extropiens* ⁴ laissent sceptiques, alors qu'ils espèrent que la (con)fusion entre technologie et humain sera prétexte à nous libérer, enfin, de notre capacité d'élaborer les informations, en laissant aux machines le souci de gérer notre mémoire ⁵.

Même en laissant de côté ces visions extrêmes, notons que G. Vattimo définit le discours sur le développement des nouvelles technologies comme "archaïque", voire "apocalyptique" : par là, il signifie le manque de confiance dans la culture technico-scientifique occidentale, considérée comme style de vie qui viole et détruit le rapport authentique de l'homme avec lui-même et la Nature, et qui est inéluctablement liée, entre autres, au système d'exploitation capitaliste et à ses tendances impérialistes ⁶.

En accord avec G. Vattimo, nous pouvons considérer en quoi les réalités urbaines et la virtualité informatique se superposent et s'accompagnent mutuellement. Le nombre croissant des informations numériques disponibles éparpillées dans le territoire, à la limite, exalte les lieux physiques et l'environnement devient une véritable interface de mémoire.

¹ Doheny-Farina, 1996. *The wired neighborhood*. Yale University Press.

² Voir, par ex., Sale, Kirkpatrick, 1994. *Rebels against the future : the luddites and their war on the industrial revolution*. Addison-Wesley.

³ Lessard, B. et Baldwin, S., 1999. *NetSlave*. McGraw-Hill. Voir aussi <http://www.netslaves.com>

⁴ Communauté souhaitant utiliser les nouvelles technologies pour élargir les performances psycho-physiques des hommes. Sur Internet, voir <http://www.transhuman.org> et <http://www.extropy.org>

⁵ Hans Moravec, 2000. « Robot : Mere Machine to Transcendent Mind », ou bien Hans Moravec, 1994. « Il robot universale », publié dans *Il corpo tecnologico*. Bologne : Éd. Baskerville. Pour une bonne analyse du sujet, voir Marc Dery, 1997. *Vitesse virtuelle. La cyberculture aujourd'hui*. Paris : Éd. Abbeville.

⁶ Gianni Vattimo, 1989. *La società trasparente* Milan : Éd. Garzanti, p. 46.

Nous ne sommes pas dans l'optique de ce que l'artiste français Chris Marker appelait O. W. L.¹, c'est-à-dire dans un monde où la virtualisation de l'existence arrive à son paroxysme, la vie réelle, dans ce monde réel, devenant une option : le *Optional World Link*. Nous sommes plutôt dans une optique où le cyberspace se superpose à l'espace, réel et virtuel ne se repoussant ni ne s'opposant pas, mais donnant lieu à une topographie des lieux augmentée, pour coexister et créer une nouvelle forme de topologie urbaine, comme le montre également W. J. Mitchell dans *E-topia*². Le cyberspace est ainsi vu comme une allégorie des relations complexes, réciproques et interdépendantes, entre lieux réels et espaces virtuels, déplacements physiques et voyages électroniques, présences corporelles et leurs représentations dans les univers en réseau. *E-topia*, donc, est comme une nouvelle configuration qui prend en compte la superposition entre espace physique et environnements électroniques interconnectés.

Ici, le territoire devient un tissu *connectif*, une interface de mémoire entre les hommes et les sociétés. D'ailleurs, J. de Rosnay, remarque que c'est le type de mémoire que l'on retrouve chez les abeilles ou les fourmis. Il ne s'agit pas d'une mémoire se basant sur le peu de neurones du cerveau de ces insectes, mais d'une mémoire à la fois impartie dans leur comportement, et qui est enrichie par la mémoire collective *engrammée* dans l'environnement (pensons aux abeilles et à leur capacité de lire la lumière polarisée, ou aux fourmis qui émettent des gouttes de phéromones en utilisant ainsi le territoire et l'environnement comme interface communicationnel)³.

Depuis le *Community Memory Project*, de *Living Memory* aux réseaux civiques, prenant également en compte les affiches électroniques incrustées dans les murs de nos villes, jusqu'aux téléphones cellulaires, Palm Pilot et autres outils technologiques... tout cela nous permet de noter combien les informations du cyberspace se superposent à celle de la ville, qui devient un véritable tissu connectif.

Communauté et tribalisme sur le Net : une nouvelle esthétique sociale

« Ce n'est pas pour te dire quelque chose que je suis en train de t'appeler, ni parce que je crois que tu as quelque

¹ Chris Marker, voir le cédérom *Immemory*, Essais de L. Roth et R. Bellour : *Qu'est-ce qu'une madeleine ? À propos du CD-Rom Immemory de Chris Marker*, Centre George Pompidou, 1999.

² William J. Mitchell, 1999. *E-Topia*. Cambridge : MIT Press.

³ Joël de Rosnay (entretien), 2002. In Federico Casalegno. *Memoria Quotidiana*. Milan : Le Vespe Editore.

chose à me dire. On s'appelle seulement parce que dans un appel de longue distance, dans cette recherche à tâtons à travers des câbles de cuivre enterrés, de relais imbriqués, du tourbillonnement de spatules et de sélecteurs occupés, dans le fait de sonder le silence et attendre le retour d'un écho, se perpétue le premier appel de la distance, le cri de quand la première grande fissure de la dérive des continents s'est ouverte sous les pieds d'un couple d'être humains, et les abysses de l'océan se sont ouverts pour les séparer pendant que, un d'un côté et l'autre de l'autre côté, éloignés précipitamment, ils essayaient avec leur cri de tendre un pont sonore qui pouvait les garder encore ensemble, mais qui se faisait de plus en plus faible jusqu'au moment où le bruit assourdissant des vagues l'écrasait sans laisser plus d'espoir »

Italo Calvino. « Prima che tu dica "pronto" »

Le sens que l'on donne au mot "communauté" est sans cesse en voie d'élaboration et de transformation, cependant utilisée aujourd'hui de façon souvent imprécise et désincarnée. Dans le projet *Living Memory*, nous l'avons employée d'abord en référence à une connotation spatiale locale. Les présupposés de base étaient qu'une communauté a besoin de partager une mémoire pour exister et, deuxièmement, que le lien social présuppose une communication et des informations partagées. La communauté était entendue en tant que communauté de voisinage, car *Living Memory* se veut, avant tout, un système de communication pour une population ciblée et géographiquement située. Avec ce prisme, nous avons souhaité promouvoir, à la fois, une forme de communication instrumentale, avec des informations pratiques et finalisées, mais également un type de communication informelle, empathique et tactile. Ainsi, à la place du "Village global" nous avons mis en avant le paradigme du "Village fractal", pour souligner les éléments de proximité et de co-présence.

Or, sur l'impact social des nouvelles technologies de communication dans nos communautés, nous pouvons remarquer que plusieurs perspectives s'amorcent. Certaines critiques attirent notre attention sur le fait qu'on crée progressivement une société de singularités (Léo Scheer ¹) ou bien une communauté quelconque qui ne communique pas, ni ne communit, mais qui commute (Giorgio Agamben ²). Bien loin d'une dynamique communautaire et d'une mémoire collective aidée par ces ordinateurs en réseaux, nous sommes dans une « *forme autiste de souvenir partagé* ». C'est une situation paradoxale, certes, mais cela attire notre attention sur le fait que l'homme utilise les technologies de communication pour construire des sociétés qui ne communiquent pas

¹ Léo Scheer, 1998. *Hypothèse sur la singularité*. Paris : Éd. Sens & Tonga.

² Giorgio Agamben, 1990. *La comunità che viene*. Turin : Éd. Einaudi.

à distance, mais qui, au contraire, instaurent une distance dans la communication.

Bien sûr, ces possibilités existent en ce sens que les nouvelles technologies ne sont ni bonnes ni mauvaises en soi, mais ce n'est que par l'utilisation qu'on en fait que l'on peut en saisir la valeur. D'ailleurs, si l'on pense à l'étymologie du mot "communication" nous retrouvons la double valence latine de *cum-moenia*, ce qui signifie "avec un mur", et *cum-monus*, ce qui signifie "avec un cadeau". Ainsi, la communication peut, en même temps, instaurer des barrières ou bien favoriser la mise en relation. Les échanges qui transitent grâce aux réseaux n'échappent évidemment pas à cette double valence et c'est ainsi que l'on garde constamment à l'esprit une logique de la complexité prenant en compte une dynamique complémentaire du "et... et", et non une logique qui exclut les éléments en se basant sur le "ou bien... ou bien". Il est vrai, d'autre part, que ce n'est pas parce que nous pouvons avoir un site Web ¹, ou que l'on peut envoyer des messages dans n'importe quel groupe de discussion, que l'on devient membre d'une communauté.

Une fois admise cette possibilité, conscient que les nouvelles technologies peuvent participer à la création comme à la désintégration du lien social, afin de comprendre comment elles peuvent déterminer l'agrégation communautaire, nous nous inspirerons de la *Society of Mind* de M. Minsky ². Il nous montre, dans sa théorie de la mémoire, que nous avons des lignes de connaissance, des « *K-Lines*, *Knowledge-Lines* » : ainsi, nous pouvons mémoriser ce que nous faisons en construisant une liste des *agents* impliqués dans l'activité en question. Prenons, à titre d'exemple, l'action de réparer un vélo, et marquons de rouge chaque outil que nous utilisons dans cette entreprise. Chaque outil sera, à la fin de la réparation, marqué de rouge et, une fois terminé, on pourra nous rappeler que le "rouge" est la couleur de la "réparation du vélo". Pour une prochaine réparation, il nous suffira de sortir, dès que nous rentrons dans notre atelier, tous les outils marqués de "rouge". C'est-à-dire, il faut activer cette *K-Line*. Cependant, certains outils peuvent avoir plusieurs couleurs si on les utilise pour des travaux différents. Mais, en tout état des cause, quand nous devons faire un travail, il nous suffira d'activer la *K-Line* appropriée, et tous les outils employés dans le passé pour des travaux semblables seront automatiquement à notre disposition.

Ainsi, nous construisons des lignes de connaissance qui évoluent sans cesse : une *K-Line* peut se connecter à d'autres *K-Line* formant ainsi « *des sociétés* ».

¹ Cf. <http://www.ecommunities.com>

² Marvin Minsky, 1987. *Society of mind*. Pour cette partie sur « une théorie de la mémoire », voir le chapitre 8.

Ce raisonnement semble pertinent et, sans vouloir entrer dans le débat concernant les neurosciences, mais en utilisant cette théorie de la mémoire de M. Minsky comme point d'inspiration, nous remarquons comment les réseaux actuels participent considérablement à la mise en place de ces *lignes de connaissance sociales*. Les échanges transitant dans le cyberspace permettent la formation de *communautés virtuelles* (et réelles) en rendant disponibles des *K-Lines* sur les sujets le plus divers. De même, nous pouvons avoir des réseaux civiques dont le but est celui de rendre ces lignes de connaissance disponibles aux membres d'une communauté afin qu'ils puissent avoir des outils à disposition pour agir dans la société, avec une forme d'intelligence civique¹. Ainsi, nous avons à notre disposition des réseaux qui facilitent nos rapports avec les administrations ou les institutions, avec le commerce et le travail, avec les autres et la vie associative dans notre quartier. Si nous avons un problème sur des sujets divers ou si nous avons un besoin spécifique nous pouvons activer ces *K-Lines* que les réseaux de communication amplifient et rendent accessibles. Bien évidemment, c'est une richesse énorme. Cependant, nous sommes ici face à des communautés se fondant sur des relations instrumentales. Le lien qui caractérise les membres est, davantage, un lien basé sur un *contrat* établi avec les autres

C'est une vision schématique et caricaturale, représentative de la connotation donnée au terme "communauté" ; ici, les NTIC aident à édifier des *K-Lines*, formes d'intelligence sociale aidant les individus à construire des liens avec leurs voisins. Cependant, à ces *K-Lines*, qui forment des communautés structurées, nous proposons d'associer la métaphore des « *S-Lines, des lignes de socialité* ». En ce sens, les réseaux télématiques nous permettent également de trouver des formes de « *solidarités organiques* »², de partager des mémoires et de vivre des réticules d'affinités ne suivant pas des formes d'agrégations rationnelles. Nous sommes en face à une structure *rhizomatique* (Deleuze, Guattari) qui permet de croiser nos appartenances et de superposer nos cercles d'amitié, de loisirs, de connaissances et d'intérêts. Notre hypothèse ? Avec les *K-Lines*, on peut aussi parler de « *S-Lines, lignes de socialité* » qui se forment à l'aide des technologies en réseau. Dans les réseaux du cyberspace, nous assistons à l'expression des formes de socialité à dominance emphatique, donc, qui s'opposeraient à la formation de sociétés contractuelles, bien qu'elles puissent coexister. Nous sommes bien loin d'une logique mécaniciste et calculée : l'émotion et la spontanéité deviennent des paramètres incontournables de "l'être ensemble".

¹ « *Civic Intelligence* » – selon l'expression de Douglas Schuler.
<http://www.scn.org/ip/commnet/Presentations/capetown-2000.html>

² Nous suivons, ici, l'analyse de M. Maffesoli qui a inversé les termes durkheimiens.

Le Web, avec ses mouvements intrinsèques, nous montre nombreux exemples de ce type de lien social dont le phénomène des logiciels libres et du système d'exploitation Linux en cristallisent les dynamiques. Nous assistons ainsi à la formation de communautés dont le lien est fondé sur l'empathie entre ses membres, la passion et l'émotion. Michel Maffesoli a illustré ce processus qui différencie la modernité de la post-modernité : « *Le prolétariat, le bourgeois pouvaient être des "sujets historiques" qui avaient une tâche à réaliser. Tel ou tel génie théorique, artistique ou politique pouvait délivrer un message dont le contenu indiquait la direction à suivre. Les uns et les autres restaient des entités abstraites et inaccessibles, qui proposaient un but à réaliser. Par contre, le type mythique a une simple fonction d'agrégation, il est "pur contenant". Il ne fait qu'exprimer, pour un moment déterminé, le génie collectif. Voilà bien la différence que l'on peut établir entre les périodes abstraites, rationnelles, et les périodes "empathiques". Celles-la reposent sur le principe d'individuation, de séparation, celles-ci au contraire sont dominées par l'indifférenciation, la perte dans un sujet collectif : ce que j'appellerai le néo-tribalisme* »¹.

Dans le phénomène du néo-tribalisme, nous ne retrouvons plus une structure mécanique, finalisée, dans laquelle les individus exercent des fonctions sociales, et se regroupent suivant la logique du contrat, mais nous nous trouvons face à des sociétés complexes et organiques, dans lesquelles les personnes jouent des rôles et s'agrègent dans des tribus affectuelles.

De plus, cette appartenance n'est pas stable, mais elle est étincelante ; la tribu est un événement, une cristallisation momentanée issue du partage de passions. Et si dans le cas de la communauté nous avons une société, avec ses structures rigides, dans le cas du tribalisme nous sommes en face d'une socialité fluctuante et vivace des unions humaines. Michel Maffesoli décrit ce processus avec l'expression « *éthique de l'esthétique* » : nous assistons à des formes de socialité basée sur un *ethos*, à savoir un comportement relatif qui se base sur le partage d'une *aesthesis*, d'émotions, de passions.

Considérant les interactions se cristallisant dans le cyberspace, nous assistons à la formation de nombreuses communautés : matrice pour des nouvelles relations humaines, le réseau permet la rencontre – virtuelle et réelle – entre personnes partageant des affinités. Cependant, ces formes d'agrégation communautaire ne se transforment pas nécessairement en tribu, expression d'une socialité fusionnelle, "chaude". Ainsi, les nouvelles technologies de communication permettent, en même temps, la formation de "communautés", c'est-à-dire des agrégations structurées entre individus, avec des structures hiérarchiques et instrumentales, de même que la cristallisation des "tribus", c'est-à-dire des formes d'associations plus éphémères, transversales et empathiques,

¹ Michel Maffesoli, 1988. *Le temps des tribus. Le déclin de l'individualisme dans les sociétés de masse*. Paris : Méridiens Klincksieck, p. 22.

entre personnes jouant des rôles dans le théâtre de l'existence quotidienne. Des *K-Lines* forment des communautés, tandis que les *S-Lines* forment des tribus. Les deux formes peuvent bien sûr coexister, mais elles ne coïncident pas. Une différenciation est ainsi nécessaire.

En guise de conclusion.

La mémoire comme événement d'appropriation : partager une mémoire pour une existence poétique

« Invece che procedere verso l'autotrasparenza, la società delle scienze umane e della comunicazione generalizzate ha proceduto verso quelle che, almeno in generale, si può chiamare la "fabulazione del mondo". Le immagini del mondo che ci vengono fornite dai media e dalle scienze umane, sia pure su piani diversi, costituiscono l'obiettività stessa del mondo, non solo interpretazioni diverse di una "realtà" comunque "data". "non ci sono fatti, solo interpretazioni", secondo Nietzsche, il quale ha anche scritto che "il mondo vero alla fine è diventato favola. »

Gianni Vattimo. La società trasparente

Avec *Living Memory*, nous avons différents nœuds de mémoire formant un système ; dans cet environnement *co-systémique*, complexe et co-évolutif, ce sont les membres de la communauté locale qui envoient les informations, qui nourrissent la mémoire collective et qui la gardent vivante, communiquent les contenus qu'ils jugent pertinents pour eux et leur environnement social. Ainsi, nous sommes en présence (si l'on peut dire...) d'une nouvelle scène *virtu-réelle* qui permet aux acteurs sociaux d'interpréter les mémoires sociales, d'extérioriser et d'intérioriser les mémoires tout à la fois individuelles et collectives, vivantes et sédimentées. Affleure donc un nouveau tissu connectif qui s'étale dans la ville postmoderne ; à l'image de chacun d'entre-nous adoubant sa maison avec des objets et des souvenirs, les membres d'une communauté en réseau peuvent *adouer* leurs espaces sociaux d'interaction en participant à la constitution de leur mémoire collective.

Comme nous le rappelle Roger Bastide, ce n'est pas le groupe en tant que groupe qui explique la mémoire collective ; plus exactement, c'est la structure du groupe qui fournit les cadres de la mémoire collective, définie non plus comme conscience collective, mais comme système d'interrelations des mémoires individuelles. Si autrui est nécessaire pour « *se rappeler* », comme le dit bien Halbwachs, ce n'est pourtant pas parce que "autrui" et "moi" plongeons dans une même pensée sociale, mais parce que nos souvenirs personnels sont articulés avec les souvenirs des

autres personnes dans un jeu bien réglé d'images réciproques et complémentaires ¹.

Ce qui devient important c'est donc cette idée de mémoire en tant que système d'interrelations de mémoires individuelles et cette synergie de souvenirs personnels articulés avec ceux des autres dans un mouvement perpétuel. Les hommes s'approprient constamment leur mémoire, en mettant en marche une dynamique cyclique et non cumulative des savoirs sociaux, car en s'appropriant de la mémoire, ils la façonnent avec leurs cadres de compréhension. Comme l'a montré Jack Goody ² pour les sociétés orales, le rôle de l'oubli et le langage génératif nous font considérer la mémoire dans un état de permanente création et dans un processus cyclique plutôt que cumulatif. On pourrait plutôt dire "processus en spirale", pour montrer le jeu d'action et rétroaction permanente entre mémoire et société. Cette image de dynamique en spirale nous porte bien à considérer le trajet anthropologique cher à Gilbert Durand ; « *c'est-à-dire l'incessant échange qui existe au niveau de l'imaginaire entre les pulsions subjectives et assimilatrices et les intimations objectives émanant du milieu cosmique social* » ³; trajet donc entre la société instituée et l'appropriation quotidienne, créative et créatrice, des personnes. C'est donc dans cet espace et dans ces mouvements interstitiels qu'on assiste à l'éruption étincelante d'une mémoire partagée prenant forme dans une communauté. Ainsi, nous retrouvons ici l'idée que la mémoire plutôt qu'être "enregistrante", est "répondante". Comme le souligne M. de Certeau, une mémoire vit lorsqu'elle est appropriée par les personnes et lorsqu'elle est régulée par le jeu multiple de l'*altération* ⁴. La mémoire n'existe que par ce rappel (ou appel par l'autre), altération permanente et constante. La mémoire vivante ne possède pas un périmètre identifiable, fixe et statique, mais « *elle reçoit d'une circonstance étrangère sa forme et son implantation, même si le contenu (le détail manquant) vient d'elle. Sa mobilisation est indissociable d'une altération. Bien plus, la mémoire tient sa force d'intervention de sa capacité même d'être altérée – déplaçable, mobile, sans lieu fixe. Trait permanent : elle se forme (et son "capital") en naissant de l'autre (une circonstance) et en le perdant (ce n'est plus qu'un souvenir)* » ⁵.

Si nous pensons au cyberspace, nous pouvons voir qu'il s'agit d'une matrice subjacente aux structurations sociales. La possibilité de

¹ Roger Bastide, 1970. « Mémoire et collective et sociologie du bricolage ». *L'Année sociologique* N° 21, p. 94.

² Jack Goody, 1998. « Memory in oral tradition ». In Patricia Fara et Karalyn Patterson, 1998 (sous dir.). *Memory*. Cambridge University Press.

³ Gilbert Durand, 1992 (11^e éd.). *Les structures anthropologiques de l'imaginaire*. Paris : Dunod, p. 38 (1^e éd. : Bordas. Paris : 1969).

⁴ Michel de Certeau, 1990. *L'invention du quotidien. Arts de faire*. Paris : Gallimard, pp. 132-133, et suiv.

⁵ Michel de Certeau, 1990. *Op. cit.*, p. 131.

construire des *lignes de connaissance* et de *socialité* avec les personnes avec qui l'on partage des intérêts et des passions permet cette formation tribale et, en même temps, cette correspondance avec notre environnement, à la fois sociale et physique. Pierre Lévy ¹ nous parle d'« *intelligence collective* », et D. de Kerckhove ² d'« *intelligence connective* », en faisant émerger l'idée d'une structure sociale de fonctionnement plus complexe, qui devient un substrat communautaire, et qui fait que les hommes peuvent communiquer et coopérer à l'image des communautés scientifiques qui ont mis au point ce réseau de communication qu'est l'Internet. Le *World Wide Web* s'est développé parce que les scientifiques du CERN ³ de Genève avaient le besoin de partager une mémoire collective et de mettre en commun leurs mémoires individuelles. C'est cette structure de base, cette matrice qui dévient un substrat de fonctionnement aux agrégations sociales et qui fait que la technologie ne commute pas seulement, mais permet les liens et les connexions.

Il est intéressant de noter que la nature de l'homme est, comme le dit S. Moscovici ⁴, d'être un « *Myth Maker* » ; nous participons tous à la fabrication de ces petits mythes au sein de la communauté, mythes dont tout le monde parle. Nous participons au bavardage, et nous avons besoin, à la fois d'être capable d'agir et de rationaliser nos actes par la parole. Notre action, nous dit-il, n'aurait pas de valeur si nous ne la transformions pas en quelque chose que nous pouvons extérioriser en la racontant : raconter aux autres et aussi raconter à soi-même. Dans cet esprit, les nouvelles technologies interactives de communication nous éloignent de cette "société du spectacle" dont il était question avec les médias de masse. Ou, plutôt, les technologies en réseaux nous permettent d'ajouter la dimension spectaculaire et participative à cette société. Guy Debord remarque que le spectacle n'est pas seulement un ensemble d'images mais il fait œuvre de médiation dans les rapports sociaux ; de plus, « *toute la vie des sociétés dans lesquelles règnent les conditions modernes de production s'annonce comme une immense accumulation des spectacles. Tout ce qui était directement vécu s'est éloigné dans une représentation.* » ⁵

Ce rapport entre vécu et représentation évolue considérablement avec les communications en réseaux. L'approche écologique de la mémoire

¹ Pierre Lévy, 1995. *L'intelligence collective. Pour une anthropologie du cyberspace*. Paris : La découverte. Et Pierre Lévy, 2000. *World Philosophie. La planète, le marché, le cyberspace, la conscience*. Paris : Odile Jacob.

² Derrick de Kerckhove, 1997. *Connected Intelligence. The arrival of the web society*. Sommerville House Book.

³ Cf. <http://www.cern.ch>

⁴ Serge Moscovici (entretien). In Federico Casalegno. *Memoria Quotidiana*. Milan : Le Vespe Editore.

⁵ Guy Debord, 1967. *La société du spectacle*. (réédition). Paris : Gallimard, p. 3.

nous porte à considérer une logique post-moderne de la société du spectacle dans laquelle l'hypothèse énoncée plus haut peut être fondée mais, à celle-ci, on peut ajouter son opposé : avec les médias interactifs, la représentation est vécue par chaque internaute, chaque habitant. Ce sont eux qui, directement, créent une mémoire en envoyant des informations, en accédant à des pôles de savoir et en se créant leurs propres appartenances tribales. Nous assistons ainsi à la mise en place d'une mémoire qui est véritablement "répondante" plus qu'"enregistrante". Ainsi, le vécu n'est pas seulement éloigné dans des représentations, mais les représentations sont vécues en "prima persona" : Sherry Turkle ¹ montre bien comment les internautes, dans les environnements virtuels, MUD's ou autres communautés virtuelles, se mettent en scène et vivent les divers aspects de leur personnalité. C'est cette forme d'extériorisation et de partage de sensations et d'informations en réseau qui modèle la mémoire collective et vivante des communautés auxquelles nous appartenons et qui nous permet, en instance ultime de donner du sens à notre existence : créer des associations, former des communautés et partager des émotions communes et en commun.

Si le partage de mémoire est l'une des conditions *sine qua non* à la formation des communautés, les modalités évoluent avec la transformation des supports sur lesquels la mémoire s'inscrit. Partager une mémoire c'est, en un sens, avoir partagé des expériences vécues ensemble. On peut compenser ce défaut de partage, en temps réel, par le récit : c'est le récit qui restitue l'expérience et la donne en partage (le récit est toujours une forme de don de soi à l'autre), par delà le temps et l'espace. C'est pourquoi le récit est fondateur : il est le suppléant de l'expérience partagée et participe à la fondation de la mémoire collective. C'est par lui que s'élabore le sens commun : le partage des expériences passées qui n'ont pas été partagées sur le moment. Ainsi, la narration, la possibilité que tous les membres d'une communauté ont d'accéder et de s'envoyer des informations en nourrissant un système permet la mise en place de cette mémoire commune. Comme l'écrit W. Benjamin, « *la narration ne vise pas à transmettre la chose nue en elle-même comme un rapport ou une information. Elle assimile la chose à la vie même de celui qui la raconte pour la puiser de nouveau en lui. Ainsi adhère à la trace du narrateur comme au vase en terre cuite la trace de la main du potier* » ².

La *vision écologique de la mémoire* telle que nous l'avons esquissée dans ses prémisses permet à chaque membre de la communauté de se réaliser en tant que *mythe maker*, de narrer et de nourrir ainsi la mémoire collective. Cette approche comprend la mémoire vivante et personnelle, celle des

¹ Sherry Turkle (entretien). In Federico Casalegno. *Memoria Quotidiana*. Milan : Le Vespe Editore. Voir aussi Sherry Turkle, 1995. *Life on the screen. Identity in the age of the Internet*. New York : Simon & Schuster.

² Walter Benjamin, 1991. *Écrits français*. Paris : Gallimard. « Le narrateur », IX, p. 213.

stratégies d'accès et enfin, celle collective : tous ces *types* de mémoire dérivent de la synthèse synergique (et non la synthèse dialectique hégélienne) des activités individuelles et des activités communes. La possibilité de nourrir le système met en premier plan non seulement le vécu personnel mais également les thématiques du présent, *hic et nunc*. L'accès généralisé dans des lieux publics permet à la communauté toute entière d'y participer et la diffusion dans le territoire forme une nouvelle *e-topia* de l'environnement, à la fois habitat social et urbain.

Ceci nous permet, du moins on l'espère, de réaliser ce qu'Edgar Morin appelle une vision poétique de l'existence : « *nous avons besoin de conserver un héritage culturel, une fidélité à nos racines. Il s'agirait d'une autre manière de conquérir notre présent, c'est-à-dire vivre de façon non seulement utilitaire et fonctionnelle, mais aussi de façon poétique. L'amour, la communion, la fête, la liesse sont des passerelles vers cet état poétique, qui peuvent conduire à l'extase* »¹.

Entre le jaillissement des relations humaines et les trajectoires croisées dans les cyber-réseaux, s'ouvre l'éventail bariolé des diverses expressions émergentes des cybersocialités, comme illustration du nouveau paradigme social concernant la synergie entre communautés, mémoire et communication. Ainsi "les nouvelles technologies" sont des vieilles créations qui existent depuis que l'homme existe. Ce sont toujours les usages et les expériences qui leur donnent la valeur en constituant le sens ; aux humains donc de les utiliser pour réaliser cette vision poétique.

¹ Edgar Morin (entretien). In Federico Casalegno. *Memoria Quotidiana*. Milan : Le Vespe Editore.